

## EXPRESSIONS A NOTER

A chaque instant, les journaux annoncent que "la maladie appelée *Pink eye* sévit sur les chevaux," dans tel ou tel district.

Pourquoi employer ce mot anglais, lorsque nous avons des expressions françaises qui désignent cette maladie ? L'adjectif *pink* veut bien dire *rouge d'œillet* ; mais, quelquefois, il signifie également *petit*. Dans les comédies de Shakespeare, "The lady with pink eyes," veut dire : "La dame aux petits yeux fripons,"

Les vétérinaires anglais—(et de quoi n'est pas capable un vétérinaire anglais, quand il s'agit de technologie ?)—se sont emparés de cette expression, et appellent *Pink eye* l'*Ophthalmie périodique*, ou *Mal de lune*, qui fait paraître plus *petit* le globe de l'œil. Ce rapetissement est accompagné d'une inflammation qui obscurcit la vue. Tous les dictionnaires et manuels de médecine décrivent les symptômes de cette maladie ; il n'est pas besoin d'être médecin ni savant pour s'en assurer.

Voici, par contre, une des nombreuses expressions de tous les jours, que nous avons gardées avec raison dans notre langue canadienne-française, bien que des puristes—gens parfois aussi audacieux que les vétérinaires—les aient vivement condamnées.

Il s'agit de l'expression "bande de musiciens" ou "bande de musique."

Dans les intermèdes qu'il a écrits pour plusieurs de ses comédies, Molière emploie cette phrase à diverses reprises : "Voici venir la *bande* des musiciens du Roi."

Or, "la *bande* des musiciens du Roi" était un corps de musique régulièrement organisé, et payé sur la cassette royale.

Le célèbre Lulli fut directeur d'une de ces *bandes*.

A l'époque où vivait cet auteur (et encore aujourd'hui), les Anglais, pauvrement doués, en général, sous le rapport des aptitudes pour l'art de la musique, faisaient venir de France et d'Italie des *bandes* de musiciens qu'ils payaient grassement. Le mot *bande* devint naturellement *band*, et de là l'expression anglaise *music band*, laquelle n'est autre chose qu'un gallicisme, un emprunt à la langue française.

Ainsi, lorsque l'on dit, à Québec ou à Montréal : "La *bande* de musique de M. Vézina ou de M. Lavigne," on emploie une expression parfaitement française, n'en déplaise aux puristes... et aux vétérinaires. C'est Molière qui l'affirme, et Molière savait le français.

Bien légitime est la guerre à l'anglicisme ; mais bien ridicules furent toujours le purisme et le pédantisme obstinés.

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 12 juin 1882.

Je connais beaucoup de Français et de Canadiens qui, n'osant se familiariser avec la langue anglaise sous le vain prétexte qu'elle est hérissée de difficultés, s'effraient d'un voyage aux Etats-Unis, et se croient obligés de rester au coin de leur feu, alors que le printemps est dans toute sa splendeur et que chacun peut s'écrier comme le bohémien de Béranger :

Voir, c'est avoir, allons courir.  
Vie errante  
Est chose enivrante,  
Voir c'est avoir, allons courir ;  
Car tout voir c'est tout conquérir.

Combien de personnes trop déifiantes d'elles-mêmes ont tort.

Il n'est pas indispensable, pour devenir l'hôte des Américains, de connaître son Shakespeare à fond, ni d'avoir blanchi dans la méditation des œuvres de lord Byron.

Avec les mots *yes* et *all right*, adroitement employés dans la conversation, on peut suffire à toutes les exigences de la politesse. L'Américain, qui est né *smart*, n'en demande pas davantage ; et pourvu que l'on ait le gousset bien garni, il vous fait grâce de fleurs de rhétorique.

Voici, du reste, quelques scènes prises au hasard dans la vie réelle qui prouveront surabondamment tout ce que je viens d'avancer.

\* \*

En steamboat :

Un sénateur influent et un de ses électeurs s'entre-tiennent ensemble des choses du jour.

Le sénateur.—Je viens de voir M. Roustan, le nouveau ministre de France. C'est un homme d'une grande valeur. Il m'a l'air d'un fin renard ; nos hommes d'état feront bien de ne pas trop s'y fier. Ils ont fait assez de bévues depuis quelques temps pour avoir le droit d'être prudents. N'est-ce pas votre avis ?

L'électeur.—Oh yes !

Le sénateur.—C'est un diplomate de l'école de M. de Bismarck : il a une volonté de fer servie par des procédés d'un homme du monde.

*Per fas* ou *nefas* il faut qu'il arrive à son but et qu'il tombe son ennemi.

L'électeur.—Oh yes !

Le sénateur.—Ne pensez-vous pas que le gouvernement de Washington a commis une faute en acceptant ce ministre qui a tant fait parler de lui en Tunisie ?

L'électeur.—Oh yes !

Le sénateur.—Car enfin s'il allait nous susciter des embarras.

L'électeur.—Oh yes !

Le sénateur.—Nous mettre une guerre sur les bras !

L'électeur.—Oh yes !

Le sénateur.—J'en frémis rien que d'y penser.

L'électeur.—Oh yes !

Le sénateur.—Tenez, mon cher, il faut que j'en touche deux mots au président Arthur : J'ai besoin, moi aussi, de sauver le Capitole.

L'électeur.—All right !

\* \*

Deux Juifs s'entretenaient ensemble de la cessation de commerce de la maison Stewart.

—Pauvre Stewart, dit l'un, s'il ressuscitait comme il serait vexé.

—Oh yes ! fait l'autre.

—Lui qui avait sacrifié toute sa vie à l'édification de cette fortune magnifique.

—Oh yes !

—A la création et à l'achèvement de cette maison qui avait des succursales partout. Quel homme que ce Stewart. C'est dommage qu'il n'ait pas été Juif.

—Oh yes !

—Il aurait mérité de l'être.

—Oh yes ! yes !

—Puisqu'on va évacuer ce grand bâtiment de fer et le vendre à l'encan, je voudrais qu'on le transformât en un immense hôtel juif. Pour le coup, le juge Hilton en mourrait d'apoplexie.

—Oh yes !

—Il faudra que j'en parle à nos amis. Cela ne serait pas une mauvaise affaire.

—All right.

\* \*

Un beau et une belle prennent le frais au bord de la mer, à Coney Island.

Elle.—J'accepte et je suis reconnaissante de la promesse que vous faites de m'épouser. Votre franchise appelle la mienne : je consens à devenir votre femme ; seulement, voilà mes conditions auxquelles vous souscrirez si vous m'aimez réellement.

Lui.—Oh yes !

Elle.—Naturellement, je vous aime à l'adoration, cela va sans dire. Mon cœur palpite comme une montre à répétition. Vous seul en avez la clef, je vous appartiens.

Lui.—Oh yes !

Elle.—J'espère que vous ne me ferez pas repentir de cet aveu qui m'échappe ; et si je vous demande à l'occasion de notre mariage une robe de satin blanc et un collier de pierreries, je pense que vous ne me refuserez pas cette innocente satisfaction.

Lui.— ???

Elle.—Nous aurons notre appartement dans la cinquième Avenue ; et, pour être tout à fait confortables, je veux un cuisinier français et une fort belle voiture.

Lui.— ??? ?

Elle.—Bien que je ne connaisse pas la musique, je l'adore ; vous ne me refuserez donc pas un piano, ni un professeur qui m'apprendra la gamme ?

Lui.— ! ! ! ! !

Elle.—Vous semblez tout rêveur ; mes désirs cependant sont très modérés.

Lui.—Oh yes !

Elle.—Votre *yes* lui-même ne me semble pas naturel ; il sonne faux. Me suis-je trompée, en vous supposant galant et généreux à mon égard !

Lui.—Oh yes !

Elle.—Toujours ce *yes* stupéfiant ! Mon cher, si vous n'avez pas autre chose à me dire, vous pouvez filer de votre côté et moi du mien.

Lui.—All right.

ANTHONY RALPH.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Le gouvernement français, décidé à en finir avec les sentiments catholiques persistants de la Vendée, vient d'appliquer la somme de six cent mille francs à la création du plus grand nombre possible d'écoles laïques dans ce département rebelle à l'athéisme.

Cette résolution foudroyante excite naturellement l'admiration des radicaux. Le *Sicèle* semble même convaincu que la Vendée est désormais conquise à la libre-pensée. Le *Monde* vient de jeter quelques glaçons sur cet optimisme :

"Le *Sicèle* connaît aussi peu que M. Ferry lui-même la véritable situation, au point de vue scolaire, du Mor-

bihan et de la Vendée, s'il suppose qu'il suffira de créer 70 écoles nouvelles dans l'un et 50 dans l'autre, afin d'y rendre exécutoire la loi du 28 mars. S'il était mieux renseigné, il saurait que précisément l'exemple des départements que M. Jules Ferry a cru habile d'inscrire les premiers sur la liste de ses subventions, prouve jusqu'à l'évidence que la loi sur l'enseignement obligatoire est aussi impraticable qu'inique.

"Quant aux catholiques, le *Sicèle* a tort de croire qu'ils sont émus des largesses du ministre. Ils sont habitués à faire plus vite et moins cher que l'État : leurs écoles seront prêtes bien avant celles dont M. Ferry entend de couvrir les frais ; et qui sait si l'avenir ne lui réserve pas la désagréable surprise de voir les catholiques inaugurer les écoles qu'il aura fait bâtir ?"

\* \*

Les évêques d'Irlande ont dernièrement lancé un mandement relatif aux affaires d'Irlande. Les illustres prélats, affligés par la situation des malheureux irlandais, déplorent et condamnent les crimes qui ont été commis dernièrement, mais ils sont d'avis qu'ils ont été provoqués par la conduite des *landlords* qui chassaient sans pitié de leurs pauvres huttes les tenanciers qui n'ont pas payé leur rente. Ces évêques déclarent que l'agitation constitutionnelle qui a pour but d'obtenir des lois plus justes pour l'Irlande, a toute leur approbation, mais ils engagent leurs ouailles à fuir les sociétés secrètes qu'on organise pour assurer, dit-on, la libération de ce malheureux pays. D'après un député *Horne Fuller*, le chiffre des évictions s'élève à 40,000.

\* \*

Aux Etats-Unis, la grève qui a éclaté au 1er juin et qui tient 100,000 personnes sans ouvrage, dure toujours. Les ouvriers sont dirigés par une association qui vaut, dit-on, trois millions de piastres. C'est surtout l'industrie métallurgique qui est atteinte.

## DEUX HISTOIRES PROTECTIONNISTES

On raconte l'histoire suivante de l'ex-gouverneur Marshall Jewell. On doit remarquer qu'il était propriétaire, en tout ou en partie, d'une immense tannerie à Détroit, et naturellement fort partisan de la protection. Un jour qu'il était dans son bureau, il remarqua un vieil Allemand qui partait de la tannerie avec une charge de chairs grattées. Se retournant du côté de son contre-maitre :

—James, dit-il, est-ce que cet Allemand n'a pas fait beaucoup d'argent avec ces déchets ? Nous pourrions peut-être les utiliser nous-mêmes et garder les profits qu'il fait.

—Oui, répondit le contre-maitre, nous pourrions établir une manufacture de chandelle et de savon. Il y a aussi une autre dépense que nous pourrions arrêter : le vieux Jones a un contrat pour nous fournir l'écorce dont nous avons besoin, nous pourrions acheter quelques mille acres de terre à pruche, du côté des lacs, y établir des chantiers, et faire transporter par nos voitures l'écorce jusqu'au bord du lac. Ensuite avec deux ou trois barges et un remorqueur, nous épargnerions le fret.

—Je pense que vous avez raison, James, il y a de l'argent à faire là dedans, il faudra que j'y pense.

—Oui, ajouta James, et nous pourrions acheter en même temps une partie du Texas, y élever des animaux, et les peaux ne nous coûteraient rien que pour le transport. C'est vrai que le fret est un peu élevé, mais en construisant une ligne privée d'ici au Texas, nous pourrions en bénéficier nous-mêmes. Pendant qu'on y serait, on pourrait continuer le chemin jusqu'à New-York ou Boston, pour transporter notre cuir jusqu'au marché de vente.

C'était trop fort, la protection n'y pouvait plus tenir. C'est assez, dit le vieux Jewell, nous ne commencerons pas la savonnerie cette année.

\* \*

Un Irlandais débarque à New-York. Au prochain restaurant il demande un steak. Quand il s'agit de payer, on lui demande vingt-cinq cents.

—Vingt-cinq cents ! Un shelling ! Mais, dans mon pays, ça ne coûtait que six pence.

—Alors, pourquoi n'êtes-vous pas resté dans votre pays.

—Parce que je n'avais pas les six pence.

Il trouvait que la protection avait du bon.

\* \*

Il y a beaucoup de volumineux ouvrages d'économie politique qui n'en disent pas autant que ces deux histoires.

En cour d'assises :

—Accusé, interroge le président, expliquez à messieurs les jurés pour quel motif vous avez jeté votre femme dans la rivière.

—C'est pour son bien, mon président. Ma pauvre défunte était malade, et les médecins me disaient tous qu'il lui fallait l'hydrothérapie.